

Paul Éluard

# MOURIR DE NE PAS MOURIR

DÉFENSE DE SAVOIR, POÈMES POUR LA  
PAIX, PREMIERS POÈMES...



1913

-

1928

**Paul Éluard**

**MOURIR  
DE NE PAS MOURIR**

**DÉFENSE DE SAVOIR,  
POÈMES POUR LA PAIX,  
PREMIERS POÈMES...**

1913 - 1928

*bibliothèque numérique romande*  
[ebooks-bnr.com](http://ebooks-bnr.com)

# **MOURIR DE NE PAS MOURIR (1924)**

*Je meurs...*

*Pour tout simplifier  
je dédie  
mon dernier livre  
à André Breton*

**P. E.**

## **L'égalité des sexes**

**Tes yeux sont revenus d'un pays arbitraire  
Où nul n'a jamais su ce que c'est qu'un regard  
Ni connu la beauté des yeux, beauté des  
pierres,**

**Celle des gouttes d'eau, des perles en placards,**

**Des pierres nues et sans squelette, ô ma statue,  
Le soleil aveuglant te tient lieu de miroir  
Et s'il semble obéir aux puissances du soir  
C'est que ta tête est close, ô statue abattue**

**Par mon amour et par mes ruses de sauvage.  
Mon désir immobile est ton dernier soutien  
Et je t'emporte sans bataille, ô mon image,  
Rompue à ma faiblesse et prise dans mes liens.**

## **Au cœur de mon amour**

**Un bel oiseau me montre la lumière  
Elle est dans ses yeux, bien en vue.  
Il chante sur une boule de gui  
Au milieu du soleil.**

**\***

**Les yeux des animaux chanteurs  
Et leurs chants de colère ou d'ennui  
M'ont interdit de sortir de ce lit.  
J'y passerai ma vie.**

**L'aube dans des pays sans grâce  
Prend l'apparence de l'oubli.  
Et qu'une femme émue s'endorme, à l'aube  
La tête la première, sa chute l'illumine.**

**Constellations,  
Vous connaissez la forme de sa tête.  
Ici, tout s'obscurcit :  
Le paysage se complète, sang aux joues,  
Les masses diminuent et coulent dans mon  
cœur  
Avec le sommeil.  
Et qui donc veut me prendre le cœur ?**

**\***

**Je n'ai jamais rêvé d'une si belle nuit.  
Les femmes du jardin cherchent à m'embrasser**

**—**

**Soutiens du ciel, les arbres immobiles  
Embrassent bien l'ombre qui les soutient.**

**Une femme au cœur pâle  
Met la nuit dans ses habits.  
L'amour a découvert la nuit**

## Sur ses seins impalpables.

Comment prendre plaisir à tout ?

Plutôt tout effacer.

L'homme de tous les mouvements,

De tous les sacrifices et de toutes les conquêtes

Dort. Il dort, il dort, il dort.

Il raye de ses soupirs la nuit minuscule, invisible.

Il n'a ni froid, ni chaud.

Son prisonnier s'est évadé – pour dormir.

Il n'est pas mort, il dort.

Quand il s'est endormi

Tout l'étonnait,

Il jouait avec ardeur,

Il regardait,

Il entendait.

Sa dernière parole :

« Si c'était à recommencer, je te rencontrerais sans te chercher. »



**Il dort, il dort, il dort.**

**L'aube a eu beau lever la tête,**

**Il dort.**

## **Pour se prendre au piège**

C'est un restaurant comme les autres. Faut-il croire que je ne ressemble à personne ? Une grande femme, à côté de moi, bat des œufs avec ses doigts. Un voyageur pose ses vêtements sur une table et me tient tête. Il a tort, je ne connais aucun mystère, je ne sais même pas la signification du mot : mystère, je n'ai jamais rien cherché, rien trouvé, il a tort d'insister.

L'orage qui, par instants, sort de la brume me tourne les yeux et les épaules. L'espace a alors des portes et des fenêtres. Le voyageur me déclare que je ne suis plus le même. Plus le même ! Je ramasse les débris de toutes mes merveilles. C'est la grande femme qui m'a dit que ce sont des débris de merveilles, ces débris. Je les jette aux ruisseaux vivaces et pleins d'oiseaux. La mer, la calme mer est entre eux

comme le ciel dans la lumière. Les couleurs aussi, si l'on me parle des couleurs, je ne regarde plus. Parlez-moi des formes, j'ai grand besoin d'inquiétude.

Grande femme, parle-moi des formes, ou bien je m'endors et je mène la grande vie, les mains prises dans la tête et la tête dans la bouche, dans la bouche bien close, langage intérieur.

## **L'amoureuse**

**Elle est debout sur mes paupières  
Et ses cheveux sont dans les miens,  
Elle a la forme de mes mains,  
Elle a la couleur de mes yeux,  
Elle s'engloutit dans mon ombre  
Comme une pierre sur le ciel.**

**Elle a toujours les yeux ouverts  
Et ne me laisse pas dormir.  
Ses rêves en pleine lumière  
Font s'évaporer les soleils,  
Me font rire, pleurer et rire,  
Parler sans avoir rien à dire.**

## **Le sourd et l'aveugle**

**Gagnerons-nous la mer avec des cloches  
Dans nos poches, avec le bruit de la mer  
Dans la mer, ou bien serons-nous les porteurs  
D'une eau plus pure et silencieuse ?**

**L'eau se frottant les mains aiguise des couteaux  
Les guerriers ont trouvé leurs armes dans les  
flots**

**Et le bruit de leurs coups est semblable à celui  
Des rochers défonçant dans la nuit les bateaux.**

**C'est la tempête et le tonnerre. Pourquoi pas le  
silence**

**Du déluge, car nous avons en nous tout l'es-  
pace rêvé**

**Pour le plus grand silence et nous respirerons  
Comme le vent des mers terribles, comme le  
vent**

**Qui rampe lentement sur tous les horizons.**

## **L'habitude**

**Toutes mes petites amies sont bossues :  
Elles aiment leur mère.**

**Tous mes animaux sont obligatoires,  
Ils ont des pieds de meuble  
Et des mains de fenêtre.**

**Le vent se déforme,  
Il lui faut un habit sur mesure,  
Démesuré.**

**Voilà pourquoi  
Je dis la vérité sans la dire.**

## **Dans la danse**

**Petite table enfantine,  
il y a des femmes dont les yeux sont comme  
des morceaux de sucre,**

il y a des femmes graves comme les mouve-  
ments de l'amour qu'on ne surprend pas,  
il y a des femmes au visage pâle  
d'autres comme le ciel à la veille du vent.  
Petite table dorée des jours de fête,  
il y a des femmes de bois vert et sombre :  
celles qui pleurent,  
de bois sombre et vert :  
celles qui rient.

Petite table trop basse ou trop haute,  
il y a des femmes grasses  
avec des ombres légères,  
il y a des robes creuses,  
des robes sèches,  
des robes que l'on porte chez soi et que l'amour  
ne fait jamais sortir.  
Petite table,  
je n'aime pas les tables sur lesquelles je danse,  
je ne m'en doutais pas.

# Le jeu de construction

à Raymond Roussel.

L'homme s'enfuit, le cheval tombe,  
La porte ne peut pas s'ouvrir,  
L'oiseau se tait, creusez sa tombe,  
Le silence le fait mourir.

Un papillon sur une branche  
Attend patiemment l'hiver,  
Son cœur est lourd, la branche penche,  
La branche se plie comme un ver.

Pourquoi pleurer la fleur séchée  
Et pourquoi pleurer les lilas ?  
Pourquoi pleurer la rose d'ambre ?

Pourquoi pleurer la pensée tendre ?  
Pourquoi chercher la fleur cachée



**Si l'on n'a pas de récompense ?  
— Mais pour ça, ça et ça.**

## **Entre autres**

**À l'ombre des arbres  
Comme au temps des miracles,**

**Au milieu des hommes  
Comme la plus belle femme,**

**Sans regrets, sans honte,  
J'ai quitté le monde.**

**— Qu'avez-vous vu ?**

**— Une femme jeune, grande et belle  
En robe noire très décolletée.**

## **Giorgo de Chirico**

**Un mur dénonce un autre mur  
Et l'ombre me défend de mon ombre peureuse.  
Ô tour de mon amour autour de mon amour,  
Tous les murs filaient blanc autour de mon silence.**

**Toi, que défendais-tu ? Ciel insensible et pur  
Tremblant tu m'abritais. La lumière en relief  
Sur le ciel qui n'est plus le miroir du soleil,  
Les étoiles de jour parmi les feuilles vertes,**

**Le souvenir de ceux qui parlaient sans savoir,  
Maîtres de ma faiblesse et je suis à leur place  
Avec des yeux d'amour et des mains trop fidèles  
Pour dépeupler un monde dont je suis absent.**

## Bouche usée

Le rire tenait sa bouteille  
À la bouche riait la mort  
Dans tous les lits où l'on dort  
Le ciel sous tous les corps sommeille

Un clair ruban vert à l'oreille  
Trois boules une bague en or  
Elle porte sans effort  
Une ombre aux lumières pareille

Petite étoile des vapeurs  
Au soir des mers sans voyageurs  
Des mers que le ciel cruel fouille

Délices portées à la main  
Plus douce poussière à la fin  
Les branches perdues sous la rouille.

## **Dans le cylindre des tribulations**

**Que le monde m'entraîne et j'aurai des souvenirs.**

**Trente filles au corps opaque, trente filles divinisées par l'imagination, s'approchent de l'homme qui repose dans la petite vallée de la folie.**

**L'homme en question joue avec ferveur. Il joue contre lui-même et gagne. Les trente filles en ont vite assez. Les caresses du jeu ne sont pas celles de l'amour et le spectacle n'en est pas aussi charmant, séduisant et agréable.**

**Je parle de trente filles au corps opaque et d'un joueur heureux. Il y a aussi, dans une ville de laine et de plumes, un oiseau sur le dos d'un mouton. Le mouton, dans les fables, mène l'oiseau en paradis.**

**Il y a aussi les siècles personnifiés, la grandeur des siècles présents, le vertige des années défendues et des fruits perdus.**

**Que les souvenirs m'entraînent et j'aurai des yeux ronds comme le monde.**

## **Denise disait aux merveilles**

**Le soir traînait des hirondelles. Les hiboux  
Partageaient le soleil et pesaient sur la terre  
Comme les pas jamais lassés d'un solitaire  
Plus pâle que nature et dormant tout debout.**

**Le soir traînait des armes blanches sur nos  
têtes.**

**Le courage brûlait les femmes parmi nous,  
Elles pleuraient, elles criaient comme des  
bêtes,**

**Les hommes inquiets s'étaient mis à genoux.**

**Le soir, un rien, une hirondelle qui dépasse,  
Un peu de vent, les feuilles qui ne tombent  
plus,**

**Un beau détail, un sortilège sans vertu  
Pour un regard qui n'a jamais compris l'espace.**

## **La bénédiction**

**À l'aventure, en barque, au nord.  
Dans la trompette des oiseaux  
Les poissons dans leur élément.**

**L'homme qui creuse sa couronne  
Allume un brasier dans la cloche,  
Un beau brasier-nid-de-fourmis.**

**Et le guerrier bardé de fer  
Que l'on fait rôtir à la broche  
Apprend l'amour et la musique.**

## **La malédiction**

**Un aigle, sur un rocher, contemple l'horizon béat. Un aigle défend le mouvement des sphères. Couleurs douces de la charité, tristesse, lueurs sur les arbres décharnés, lyre en étoile d'araignée, les hommes qui sous tous les cieus se ressemblent sont aussi bêtes sur la terre qu'au ciel. Et celui qui traîne un couteau dans les herbes hautes, dans les herbes de mes yeux, de mes cheveux et de mes rêves, celui qui porte dans ses bras tous les signes de l'ombre, est tombé, tacheté d'azur, sur les fleurs à quatre couleurs.**



## **Silence d'évangile**

**Nous dormons avec des anges rouges qui nous montrent le désert sans minuscules et sans les doux réveils désolés. Nous dormons. Une aile nous brise, évasion, nous avons des roues plus vieilles que les plumes envolées, perdues, pour explorer les cimetières de la lenteur, la seule luxure.**

**\***

**La bouteille que nous entourons des linges de nos blessures ne résiste à aucune envie. Prenons les cœurs, les cerveaux, les muscles de la rage, prenons les fleurs invisibles des blêmes jeunes filles et des enfants noués, prenons la main de la mémoire, fermons les yeux**

**du souvenir, une théorie d'arbres délivrés par les voleurs nous frappe et nous divise, tous les morceaux sont bons. Qui les rassemblera : la terreur, la souffrance ou le dégoût ?**

**\***

**Dormons, mes frères. Le chapitre inexplicable est devenu incompréhensible. Des géants passent en exhalant des plaintes terribles, des plaintes de géant, des plaintes comme l'aube veut en pousser, l'aube qui ne peut plus se plaindre, depuis le temps, mes frères, depuis le temps.**

## **Sans rancune**

**Larmes des yeux, les malheurs des malheureux,**

**Malheurs sans intérêt et larmes sans couleurs.**

**Il ne demande rien, il n'est pas insensible,**

**Il est triste en prison et triste s'il est libre.**

**Il fait un triste temps, il fait une nuit noire**

**À ne pas mettre un aveugle dehors. Les forts**

**Sont assis, les faibles tiennent le pouvoir**

**Et le roi est debout près de la reine assise.**

**Sourires et soupirs, des injures pourrissent**

**Dans la bouche des muets et dans les yeux des**

**lâches,**

**Ne prenez rien : ceci brûle, cela flambe !**

**Vos mains sont faites pour vos poches et vos**

**fronts,**



**Une ombre...  
Toute l'infortune du monde  
Et mon amour dessus  
Comme une bête nue.**

## **Celle qui n'a pas la parole**

**Les feuilles de couleur dans les arbres nocturnes**

**Et la liane verte et bleue qui joint le ciel aux arbres,**

**Le vent à la grande figure**

**Les épargne. Avalanche, à travers sa tête transparente**

**La lumière, nuée d'insectes, vibre et meurt.**

**Miracle dévêtu, émiettement, rupture**

**Pour un seul être.**

**La plus belle inconnue**

**Agonise éternellement.**

**Étoiles de son cœur aux yeux de tout le monde.**

## **Nudité de la vérité**

*Je le sais bien.*

**Le désespoir n'a pas d'ailes,  
L'amour non plus,  
Pas de visage,  
Ne parlent pas,  
Je ne bouge pas,  
Je ne les regarde pas,  
Je ne leur parle pas  
Niais je suis bien aussi vivant que mon amour  
et que mon désespoir.**

## **Perspective**

**Un millier de sauvages  
S'apprêtent à combattre.  
Ils ont des armes,  
Ils ont leur cœur, grand cœur,  
Et s'alignent avec lenteur  
Devant un millier d'arbres verts  
Qui, sans en avoir l'air,  
Tiennent encore à leur feuillage.**

## **Ta foi**

**Suis-je autre chose que ta force ?**

**Ta force dans tes bras,**

**Ta tête dans tes bras,**

**Ta force dans le ciel décomposé,**

**Ta tête lamentable,**

**Ta tête que je porte.**

**Tu ne joueras plus avec moi,**

**Héroïne perdue,**

**Ma force bouge dans tes bras.**



## **Mascha riait aux anges**

**L'heure qui tremble au front du temps tout embrouillé**

**Un bel oiseau léger plus vif qu'une poussière  
Traîne sur un miroir un cadavre sans tête  
Des boules de soleil adoucissent ses ailes  
Et le vent de son vol affole la lumière**

**Le meilleur a été découvert loin d'ici.**

## **Les petits justes**

Sur la maison du rire  
Un oiseau rit dans ses ailes.  
Le monde est si léger  
Qu'il n'est plus à sa place  
Et si gai  
Qu'il ne lui manque rien.

**\***

Pourquoi suis-je si belle ?  
Parce que mon maître me lave.

**\***

Avec tes yeux je change comme avec les lunes  
Et je suis tour à tour et de plomb et de plume,  
Une eau mystérieuse et noire qui t'enserre  
Ou bien dans tes cheveux ta légère victoire.

\*

Une couleur madame, une couleur monsieur  
Une aux seins, une aux cheveux,  
    La bouche des passions  
    Et si vous voyez rouge  
La plus belle est à vos genoux<sup>6</sup>.

\*

À faire rire la certaine  
Était-elle en pierre ?  
Elle s'effondra.



**Les hommes qui changent et se ressemblent  
Ont, au cours de leurs jours, toujours fermé les  
yeux  
Pour dissiper la brume de dérision  
Etc...**

# DÉFENSE DE SAVOIR (1928)

## I

[I]

Ma présence n'est pas ici.  
Je suis habillé de moi-même.  
Il n'y a pas de planète qui tienne  
La clarté existe sans moi.

Née de ma main sur mes yeux  
Et me détournant de ma voie  
L'ombre m'empêche de marcher  
Sur ma couronne d'univers,  
Dans le grand miroir habitable,

**Miroir brisé, mouvant, inverse  
Où l'habitude et la surprise  
Créent l'ennui à tour de rôle.**

**[II]**

**L'aventure est pendue au cou de son rival  
L'amour dont le regard se retrouve ou s'égaré  
Sur les places des yeux désertes ou peuplées.**

**Toutes les aventures de la face humaine,  
Cris sans échos, signes de mort, temps hors  
mémoire,  
Tant de beaux visages, si beaux**

**Que les larmes les cachent,  
Tant d'yeux aussi sûrs de leur nuit  
Que des amants mourant ensemble,  
Tant de baisers sous roche et tant d'eau sans  
nuages,  
Apparitions surgies d'absences éternelles,  
Tout était digne d'être aimé,**

Les trésors sont des murs et leur ombre est  
aveugle  
Et l'amour est au monde pour l'oubli du  
monde.

[III]

Accrochés aux désirs de vitesse  
Et cernant de plomb les plus lents  
Les murs ne se font plus face.  
Des êtres multiples, des éventails d'êtres,  
Des êtres-chevelures  
Dorment dans un reflet sanglant.  
Dans sa rage fauve  
La terre montre ses paumes.

Les yeux se sont fermés  
Parce que le front brûle.  
Courage nocturne. Diminuer l'ombre  
De moitié. Miroir de l'ombre,  
Moitié du monde. La tête tombe  
Entre le sommeil et le rêve.

[IV]

Il fait toujours nuit quand je dors,  
Nuit supposée, imaginaire  
Qui ternit au réveil toutes les transpa-  
rences.  
La nuit use la vie. Mes yeux que je délivre  
N'ont jamais rien trouvé à leur puissance.

[V]

Les hommes errants, plus forts que les nains  
habituels,  
Ne se rencontrent pas. L'on raconte  
Qu'ils se dévoreraient. La force de la force...  
Carcasses de connaissances, carcasses d'ânes,  
Toujours rôdant dans les cerveaux et dans les  
chairs,  
Vous êtes bien téméraires dans vos supposi-  
tions.

Savante dégradation des blancs,



**Au ventre à table tout le matériel nécessaire.  
L'espoir sur tous les yeux met ses verres taillés,  
Le cœur, on s'aperçoit que, malgré tout, l'on  
vit,  
Tandis qu'aux plages nues un seul homme, in-  
usable,  
Confond toute couleur avec la ligne droite,  
Mêle toute pensée à l'immobilité  
Insensible de sa présence éternelle  
Et fait le tour du monde et fait le tour du temps  
La tête prisonnière dans son corps lié.**

**[VI]**

**La nuit, les yeux les plus confiants nient  
Jusqu'à l'épuisement :  
La nuit sans une paille,  
Le regard fixe, dans une solitude d'encre.**

**[VII]**

**Quel beau spectacle, mais quel beau spectacle  
À proscrire. Sa visibilité parfaite**

**Me rendrait aveugle.**

**Des chrysalides de mes yeux**

**Naîtra mon sosie ténébreux.**

**Parlant à contre-jour, soupçonnant, devinant,  
Il comble le réel.**

**Et je soumets le monde dans un miroir noir.**

**Et j'imagine ma puissance,**

**– Il fallait n'avoir rien commencé, rien fini –**

**J'efface mon image, je souffle ses halos :**

**Toutes les illusions de la mémoire,**

**Tous les rapports ardents du silence et des  
rêves,**

**Tous les chemins vivants, tous les hasards sen-  
sibles.**

**Je suis au cœur du temps et je cerne l'espace.**

**[VIII]**

**Hésité et perdu. Succomber en soi-même.**

**Table d'imagination. Calcule encore.**

**Tu peux encore tendre tes derniers pièges,**

**De la douleur, de la terreur.**

**La chute est à tes pieds, mordre c'est devant  
toi,**

**Les griffes se répandent comme du sang  
Autour de toi.**

**Voici que le déluge sort sa tête de l'eau,  
Sort sa tête du feu.**

**Et le soleil noue ses rayons, cherche ton front**

**Pour te frapper sans cesse,**

**Pour te voler aux nuits.**

**Beaux sortilèges impuissants !**

**Tu ne sais plus souffrir,**

**Tu recules, insensible, invariable, concret,**

**Dans l'oubli de la force et de toutes ses formes**

**Et ton ombre est une serrure.**

## II

[I]

Une vaste retraite, horizons disparus,  
Un monde suffisant, repaire de la liberté.  
Les ressemblances ne sont pas en rapport,  
Elles se heurtent.

Toutes les blessures de la lumière,  
Tous les battements des paupières  
Et mon cœur qui se bat.

Nouveauté perpétuelle des refus,  
Les colères ont prêté serment.

Je lirai bientôt dans tes veines,  
Ton sang te transperce et t'éclaire,  
Un nouvel astre de l'amour se lève de par-  
tout.

**[II]**

**Au premier éclat, tes mains ont compris  
– Elles étaient un rideau de phosphore –  
Elles ont compris la mimique étoilée  
De l'amour et sa splendeur nocturne,  
Gorge d'ombre où les yeux du silence  
S'ouvrent et se donnent en mille feux.**

**Vivante à n'en plus finir  
Ou morte, incarnation de la mémoire,  
De ton existence sans moi.  
Je me suis brisé sur les rochers de mon  
corps  
Avec un enfant que j'étranglais  
Et ses lèvres devenaient froides  
En rêve.  
D'autres ont les yeux cernés,  
Gelés, impurs et pourrissants  
Dans un miroir indifférent  
Qui prend les morts pour habituels.**

**Les espoirs, les désespoirs sont effacés,**

Les règnes abolis, les tourments, les tour-  
mentes  
Se coiffent de mépris,  
Les astres sont dans l'eau, la beauté n'a plus  
d'ombres,  
Tous les yeux se font face et des regards égaux  
Partagent la merveille d'être en dehors du  
temps.

[III]

Ce que je te dis ne me change pas,  
Je ne vais pas du plus grand au plus petit.  
Regarde-moi :  
La perspective ne joue pas pour moi.  
Je tiens ma place  
Et tu ne peux pas t'en éloigner.

Il n'y a plus rien autour de moi  
Et, si je me détourne, rien est à deux faces :  
Rien et moi.

**[IV]**

**Ma mémoire bat les cartes,  
Les images pensent pour moi.  
Je ne peux pas te perdre,  
C'est la fleur du secret,  
Un incendie à découvrir.  
Des yeux se ferment sur tes épaules,  
La lumière les réunit.**

**L'aile de la vue par tous les vents  
Étend son ombre par la nuit.  
Et nul n'y pense, nul n'en rêve  
Et les esclaves vivent très vieux  
Et les autres inventent la mort.  
La mort tombe mal, inconcevable.  
Ils font du suicide un besoin,  
Des êtres immobiles s'ensevelissent  
Dans l'espace qui les détruit.  
Ils envahissent la solitude  
Et leur corps n'a plus de forme.**

**Dans les ramures hautes,**

Tous les oiseaux et leur forêt.  
Ils refusent au son ses mille différences,  
Les grands airs du soleil ne leur en imposent  
pas.

Le silence supprime les grâces de saison.  
Ce verre sur le marbre noir,  
Un seul hiver, incassable,  
À enfermer  
Avec l'aube aux yeux de serpent  
Qui se dresse, solitaire,  
Sur le sperme des premiers jours,  
Les feux noyés du verre.

À calculer  
La sécheresse des îles de dimension  
Que mon sang baigne.  
Elles sont conçues à la mesure de la rosée,  
À la mesure du regard limpide  
Dont je les nargue.

Il y a des sources sur la mer  
Dans les bateaux qui me ramènent



Et des spectacles en couleurs  
Dans les désastres à face humaine.  
J'ai fait l'amour en dépit de tout,  
L'on vit de ce qu'on n'apprend pas,  
Comme une abeille dans un obus,  
Comme un cerveau tombant de haut,  
De plus haut.  
La pâleur n'indique rien, c'est un gouffre.  
Que ne puis-je écrire !  
Les lettres sont mon ignorance,  
Entre les lettres, j'y suis.  
Au néant des explorateurs,  
Des rébus et des alphabets,  
Avec le clin d'œil imbécile  
Des survivants que rien n'étonne.  
Ils sont trop, je ne peux leur donner  
Qu'une nourriture empoisonnée.

La nuit simple me sert à te chercher, à me guider  
Parmi tous les échos d'amour qui me répondent :

**« Personne »**  
**Sans bégayer.**

**[V]**

**Recéleuse du réel,  
La crise et son rire de poubelle,  
Le crucifiement hystérique  
Et ses sentiers brûlés,  
Le coup de cornes du feu,  
Les menottes de la durée,  
Le toucher masqué de pourriture,  
Tous les bâillons du hurlement  
Et des supplications d'aveugle.  
Les pieuvres ont d'autres cordes à leur arc,  
D'autres arcs-en-ciel dans les yeux.**

**Tu ne pleureras pas,  
Tu ne videras pas cette besace de poussière  
Et de félicités.  
Tu vas d'un concret à un autre**

**Par le plus court chemin : celui des  
monstres.**

**[VI]**

**Tu réponds, tu achèves.  
Le lourd secret d'argile  
De l'homme, tu le piétines.  
Tu supprimes les rues, les buts,  
Tu te dresses sur l'enterré,  
Ton ombre cache sa raison d'être,  
Son néant ne peut s'installer.**

**Tu réponds, tu achèves.  
J'abrège  
Car tu n'as jamais dit que ton dernier mot.**

**[VII]**

**J'en ai pris un peu trop à mon aise,  
J'ai soumis des fantômes aux règles d'excep-  
tion**

**Sans savoir que je devais les reconnaître tous  
En toi qui disparais pour toujours reparaître.**

# **AU DÉFAUT DU SILENCE (1925)**

**Je me suis enfermé dans mon amour, je rêve.**

**\***

**Qui de nous deux inventa l'autre ?**

**\***

**Visage perceur de murailles.**



Ta chevelure d'oranges dans le vide du monde  
Dans le vide des vitres lourdes de silence  
Et d'ombre où mes mains nues cherchent tous  
tes reflets.

La forme de ton cœur est chimérique  
Et ton amour ressemble à mon désir perdu.  
Ô soupirs d'ambre, rêves, regards.

Mais tu n'as pas toujours été avec moi. Ma mémoire  
Est encore obscurcie de t'avoir vue venir  
Et partir. Le temps se sert de mots comme  
l'amour.



**Elle m'aimait pour m'oublier, elle vivait pour mourir.**

**\***

**Dans les plus sombres yeux se ferment les plus clairs.**

**\***

**Les lumières dictées à la lumière constante et pauvre passent avec moi toutes les écluses de la vie. Je reconnais les femmes à fleur de leurs cheveux, de leur poitrine et de leurs mains. Elles ont oublié le printemps, elles pâlisent à perte d'haleine.**

**Et toi, tu te dissimulais comme une épée dans la déroute, tu t'immobilisais, orgueil, sur le large visage de quelque déesse méprisante**

et masquée. Toute brillante d'amour, tu fascinais l'univers ignorant.

Je t'ai saisie et depuis, ivre de larmes, je baise partout pour toi l'espace abandonné.

\*

Amour, ô mon amour, j'ai fait vœu de te perdre.

\*

Grimace, petite fille de naissance.

\*

La forme de tes yeux ne m'apprend pas à vivre.



\*

Et si je suis à d'autres, souviens-toi.

\*

Ta bouche aux lèvres d'or n'est pas en moi  
pour rire

Et tes mots d'auréole ont un sens si parfait  
Que dans mes nuits d'années, de jeunesse  
et de mort

J'entends vibrer ta voix dans tous les bruits  
du monde.

Dans cette aube de soie où végète le froid  
La luxure en péril regrette le sommeil,  
Dans les mains du soleil tous les corps qui  
s'éveillent  
Grelottent à l'idée de retrouver leur cœur.

Souvenirs de bois vert, brouillard où je  
m'enfonce,  
J'ai refermé les yeux sur moi, je suis à toi,  
Toute ma vie t'écoute et je ne peux détruire  
Les terribles loisirs que ton amour me crée.

\*

Pleure, les larmes sont les pétales du  
cœur.

\*

Où es-tu ? Tournes-tu le soleil de l'oubli  
dans mon cœur ?

\*

**Donne-toi, que tes mains s'ouvrent comme des yeux.**

**\***

**Folle, évadée, tes seins sont à l'avant.**

**\***

**À maquiller la démone, elle pâlit.**

**\***

**Elle est – mais elle n'est qu'à minuit quand tous les oiseaux blancs ont refermé leurs ailes sur l'ignorance des ténèbres, quand la sœur des myriades de perles a caché ses deux mains**

**dans sa chevelure morte, quand le triompha-  
teur se plaît à sangloter, las de ses dévotions à  
la curiosité, mâle et brillante armure de luxure.  
Elle est si douce qu'elle a transformé mon  
cœur. J'avais peur des grandes ombres qui  
tissent les tapis du jeu et les toilettes, j'avais  
peur des contorsions du soleil le soir, des in-  
cassables branches qui purifient les fenêtres de  
tous les confessionnaux où des femmes endor-  
mies nous attendent.**

**Ô buste de mémoire, erreur de forme,  
lignes absentes, flamme éteinte dans mes yeux  
clos, je suis devant ta grâce comme un enfant  
dans l'eau, comme un bouquet dans un grand  
bois. Nocturne, l'univers se meut dans ta cha-  
leur et les villes d'hier ont des gestes de rue  
plus délicats que l'aubépine, plus saisissants  
que l'heure. La terre au loin se brise en sourires  
immobiles, le ciel enveloppe la vie : un nouvel  
astre de l'amour se lève de partout – fini, il n'y  
a plus de preuves de la nuit.**

# **POÈMES POUR LA PAIX (1918)**

*Monde ébloui, Monde étourdi.*

## **I**

Toutes les femmes heureuses ont  
Retrouvé leur mari – il revient du soleil  
Tant il apporte de chaleur.  
Il rit et dit bonjour tout doucement  
Avant d’embrasser sa merveille.

## **II**

Splendide, la poitrine cambrée légèrement.  
Sainte ma femme, tu es à moi bien mieux qu’au  
temps

Où avec lui, et lui, et lui, et lui, et lui,  
Je tenais un fusil, un bidon – notre vie !

### III

Tous les camarades du monde,  
Ô ! mes amis !  
Ne valent pas à ma table ronde  
Ma femme et mes enfants assis,  
Ô ! mes amis !

### IV

Après le combat dans la foule,  
Tu t'endormais dans la foule.  
Maintenant, tu n'auras qu'un souffle près de  
toi,  
Et ta femme partageant ta couche  
T'inquiétera bien plus que les mille autres  
bouches.

## V

Mon enfant est capricieux –  
Tous ses caprices sont faits.  
J'ai un bel enfant coquet  
Qui me fait rire et rire.

## VI

Travaille.  
Travail de mes dix doigts et travail de ma tête,  
Travail de Dieu, travail de bête,  
Ma vie et notre espoir de tous les jours,  
La nourriture et notre amour.  
Travaille.

## VII

Ma belle, il nous faut voir fleurir  
La rose blanche de ton lait.  
Ma belle, il faut vite être mère,  
Fais un enfant à mon image...

## VIII

**J'ai eu longtemps un visage inutile,  
Mais maintenant  
J'ai un visage pour être aimé,  
J'ai un visage pour être heureux.**

**IX**

**Il me faut une amoureuse,  
Une vierge amoureuse,  
Une vierge à la robe légère.**

**X**

**Je rêve de toutes les belles  
Qui se promènent dans la nuit,  
Très calmes,  
Avec la lune qui voyage.**

**XI**

**Toute la fleur des fruits éclaire mon jardin,  
Les arbres de beauté et les arbres fruitiers.  
Et je travaille et je suis seul en mon jardin.  
Et le Soleil brûle en feu sombre sur mains.**



# **PREMIERS POÈMES**

## **(1913-1918)**

### **Le fou parle**

C'est ma mère, monsieur, avec ma fiancée.  
Elles passent là-bas, l'une à l'autre pressée.  
La jeune m'a giflé, la vieille m'a fessé.

Je vous jure pourtant que je les aimais bien ;  
Mais, constamment, j'avais le besoin bénin  
D'exiger trop d'amour : ses larmes et son sein.

Je vous jure, monsieur, qu'elles m'ont bien aimé.

Ça n'est certes pas leur faute à toutes les deux

**Si sans cesse je voulais être plus heureux.**

**C'est ma mère, monsieur, avec ma fiancée.**

**Pour moi, elles ne sont qu'un même être et  
leurs charmes**

**Sont égaux ayant fait verser les mêmes  
larmes :**

**Ma mère a pleuré sur moi, qui sanglotais**

**Pour l'autre, refusant d'être à moi tout à fait ;  
Je ne sais pas lequel de nous trois fut blessé...  
C'est ma mère, monsieur, avec ma fiancée.**

## **Sourdine**

**Comme il fait moins froid ce soir !**

**Et comme les étoiles brillent !**

**Il fera beau demain matin**

**Dessus l'avenue de Versailles.**

**Il fera beau...**

*(Et l'air se perd comme une bille.)*

**Quand il fait beau, c'est agréable**

**De s'en aller de si matin,**

**Quand on sait que midi viendra**

**Avec la fin d'un long travail...**

*(Et l'air se perd comme une bille.)*

**Le long de l'avenue, c'est vrai**

**J'ai l'illusion de la campagne.**

**Il y a de si belles villas.**

**C'est vrai, j'aime tout cela !**  
*(Et l'air est mort, l'air est perdu.)*

**1914.**

**\***

La petite chérie arrive à Paris.  
Paris fait du bruit. Paris fait du bruit

La petite chérie traverse la rue.  
Le bruit tombe en pluie. Le bruit tombe en  
pluie

La petite chérie est sur le trottoir  
Où de gros messieurs cossus et tout noirs  
Empêchent son cœur de faire trop de bruit.

1915.

# Un seul être

## I

A fait fondre la neige pure,  
A fait naître des fleurs dans l'herbe  
Et le soleil est délivré.

Ô ! fille des saisons variées,  
Tes pieds m'attachent à la terre  
Et je l'aime toute l'année.

Notre amour rit de ce printemps  
Comme de toute ta beauté,  
Comme de toute ta bonté.

## II

Flûte et violon,  
Le rythme d'une chanson claire

**Enlève nos deux cœurs pareils  
Et les mouettes de la mer.**

**Oublie nos gestes séparés,  
Le rire des sons s'éparpille,  
Notre rêve est réalisé.**

**Nous posséderons l'horizon,  
La bonne terre qui nous porte  
Et l'espace frais et profond,  
Flûte et violon.**

### **III**

**Que te dire encore, amie ?  
Le matin, dans le jardin,  
Le rossignol avale la fraîcheur.  
Le jour s'installe en nous  
Et nous va jusqu'au cœur.**

**Le jour s'installe en nous.**

**Et tout le matin, cherchant le soleil  
L'oiseau s'engourdit sur les branches fines.**

**Et fuyant le travail, nous allons au soleil  
Avec des yeux contents et des membres légers.**

**Tu connais le retour, amie,  
C'est entre nous que l'oiseau chante,  
Le ciel s'orne de son vol,  
Le ciel devenu sombre  
Et la verdure sombre.**

#### **IV**

**La mer tout entière rayonne,  
La mer tout entière abandonne  
La terre et son obscur fardeau.**

**Rêve d'un monde disparu  
Dont tu conserves la vertu  
Ou rêve plutôt**

**Que tu m'as gardé sur les flots  
Que la lumière... Et sous le soleil  
Le vent qui s'en va de la terre immense.**



## Mon dernier poème

J'ai peint des terres désolées  
et les hommes sont fatigués  
de la joie toujours éloignée.  
J'ai peint des terres désolées  
où les hommes ont leurs palais.

J'ai peint des cieux toujours pareils,  
la mer qui a tous les bateaux,  
la neige, le vent et la pluie.  
J'ai peint des cieux toujours pareils  
Où les hommes ont leurs palais.

J'ai usé les jours et les jours  
de mon travail, de mon repos.  
Je n'ai rien troublé. Bienheureux,  
ne demandez rien et j'irai  
frapper à la porte du feu.

## **Pour vivre ici**

**Ton rire est comme un tourbillon de feuilles  
mortes**

**Froissant l'air chaud, l'enveloppant, quand  
vient la pluie.**

**Amer, tu annules toute tragédie,  
Et ton souci d'être un homme, ton rire l'em-  
porte.**

**Je voudrais t'enfermer avec ta vieille peine  
Abandonnée, qui te tient si bien quitte,  
Entre les murs nombreux, entre les ciels nom-  
breux**

**De ma tristesse et de notre raison.**

**Là, tu retrouverais tant d'autres hommes,  
Tant d'autres vies et tant d'espoirs  
Que tu serais forcé de voir**

**Et de te souvenir que tu as su mentir...**

**Ton rire est comme un tourbillon de feuilles  
mortes.**

**\***

**Le vent passe en les branches mortes  
Comme ma pensée en les livres,  
Et je suis là, sans voix, sans rien,  
Et ma chambre s'emplit de ma fenêtre ouverte.**

**En promenades, en repos, en regards  
Pour de l'ombre ou de la lumière  
Ma vie s'en va, avec celle des autres.**

**Le soir vient, sans voix, sans rien.  
Je reste là, me cherchant un désir, un plaisir ;**

**Et, vain, je n'ai qu'à m'étonner d'avoir eu à su-  
bir**

**Ma douleur, comme un peu de soleil dans l'eau  
froide**

**1918.**

# **LE DEVOIR**

## **(1916)**

à Fernand Fontaine,  
cl. 1916, tué le 20 juin 1915.

Il y a tant de choses,  
Il faudrait faire attention !  
Vous êtes bien blâmables !  
Les sauvages disaient cela.  
Tu ne leur pardonnais pas  
Quand nous étions ensemble.

La ville se dénoue un soir...  
Tu vas jouer du violon.  
À la Bastille on se sépare :  
« Penserai-tu à tes devoirs ? »  
L'Indépendance est aux garçons.

**Nous la cherchions  
Quand nous étions ensemble.**

**Toute la terre, l'homme souffre  
Et ton sang déchire le sol !...  
Ils t'ont laissé au bord d'un gouffre !**

**Maintenant, ils sont bien seuls.**

**\***

**Ils se perdent dans le silence,  
Ivres prodigieusement.  
L'équilibre de leur balance  
Serait tonnerre en se rompant.**

**S'il y avait un intérêt  
Dans la rumeur du ciel en flammes  
L'aviateur illuminerait  
Et nous laisserait.**



**La troupe qui rit toute vive dans l'ombre  
Pour un soir peut boire sans envie...  
À la bougie que les quarts sont jolis  
Et les chansons qui finissent aussi.**

**Tout le jour des cris sans nombre  
Pour une fête très douce à souhaiter  
Ont bondi de tous les côtés,  
Car ce fut fête de préférés...**

**En accrochant aux murs les couleurs qui le  
flattent**

**Demain chacun saura que la joie adorable  
Est partie pour toujours. Et tous les gestes  
nus  
Seront accompagnés de mots de bienve-  
nue**

**Pareils à la pitié qui suit un misérable.**

**\***

**La mer qui a tous les bateaux  
N'est pas plus grande que l'endroit  
Où dansaient, au son d'un roseau,  
Les hommes d'un pays moins froid  
Que celui-ci, pays de boue et d'eau.**

**La place nous semblait si grande,  
Nous avons tant besoin d'être serrés  
Que sans certains – qu'on les défende ! –  
Les danseurs étaient écrasés  
Et nous prenions chaud autour d'eux,  
Tout auprès d'eux !**

**\***



**Couchons-nous, mon vieux, il est tard.**

**C'est notre tâche d'être diurnes,**

**C'est notre tâche !**

**et l'infortune**

**Des autres d'ouvrir l'œil la nuit**

**Nous touche – mais ils ont dormi !**

**Personne ne doit plus passer**

**Sur la route et les églantiers**

**Mettent seuls dans le fossé**

**Leurs paumes claires ou bien rosées**

**Qu'aucune épine n'égratigne.**

**Couchons-nous, mon vieux, il est tard.**

**Assez jouer, assez boire.**

**Quittons l'arme et la ceinture**

**Et déplions les couvertures**

**Où dorment des bêtes noires.**

**\***

**Les soldats s'en vont par les avoines hautes  
En chantant un refrain en l'air...  
Le soleil entier sur leurs capotes  
Les soldats s'en vont par les avoines hautes  
Légers de la bonne manière.**

**Voyez au loin le trèfle vert  
Cousu de gros fil rosé  
Et les carrières  
Qui sont comme des nuages au fond d'une val-  
lée.**

**Légers de la bonne manière,  
Ignorants du sac qui ne bouge  
Et du fusil qui peint en rouge,  
Ils vont, très vite, sans s'attendre...**

**Oh ! vivre un moins terrible exil du ciel très  
tendre !**



**Soldats casqués, fleuris, chantant et détruisant.  
Toujours, très lents,  
Camions, canons, mi-roues renouvelées dans  
les blés,**

**Calme attente.**

**Le soir, le soleil qui se couche  
Comme un fardeau glisse d'une épaule.**

**\***

**Travaille-tout,  
Creuse des trous  
Pour des squelettes de rien du tout.**

**\***

**Point de tombes en les forêts.  
L'ombre attendait ces échappées  
Que nous faisons vers la clarté  
Tous ensemble, en brisant les branches.**

**Les troncs qu'au repos l'on tatoue  
Ne connaîtront pas nos couteaux.  
« Si tu veux, ralentis un peu,  
Et c'est tout. »**

**Quelqu'un sait-il où nous allons ?  
Allons-nous délivrer la joie  
Qui est en nous, que nous cachons  
Comme un arbre cache ses racines ?**

**Ou bien suivrons-nous toujours cette voie ?**

**\***

**Je mènerai mon enfant  
Partout où je n'ai pas été.**

**Avec lui sur du marbre blanc,  
Dans des palais d'Orient  
Je rirai aux gens de couleur.**

**Et aussi sous le soleil clair  
Qui éclaire toute la terre  
Pour ceux qui n'ont jamais pu faire  
Tout ce que j'ai fait,**

**Pour ceux qui n'ont pas vu  
Tout ce que j'ai vu.**

**LE DEVOIR ET L'INQUIÉTUDE**  
**(1917)**  
**suivi de**  
**LE RIRE D'UN AUTRE**

**Fidèle**

Vivant dans un village calme  
D'où la route part longue et dure  
Pour un lieu de sang et de larmes  
Nous sommes purs.

Les nuits sont chaudes et tranquilles  
Et nous gardons aux amoureuses  
Cette fidélité précieuse  
Entre toutes : l'espoir de vivre.

# Supplice

## I

Tous ceux qui se chauffaient  
À un bon feu l'hiver  
Trouvent la chose amère :  
On les a destitués.

Ils se gonflaient l'âme et le corps  
De chaleurs infinies,  
N'étaient dehors  
Que pour prouver leur chaude vie.

Ils ont les pieds gelés,  
Ils ont les yeux gelés  
Et rêvent de sanglots  
Pour le feu désolé  
Qui couve un tas d'oiseaux  
Point encore emplumés.

## II

Et que le feu me brûle !  
Il est toujours si loin  
Que le plus court chemin  
Me montre ridicule  
Aux rêveurs du chemin.

Dites la chose affreuse :  
Toutes les mains sont froides  
Et la nuit nous font mal  
Car la terre on la creuse  
Avec une hâte affreuse  
La nuit, et avec tant de mal !

Oh ! toute cette vie,  
Tout près de moi, le feu qui brûle...  
Dites ? serais-je ridicule ?  
Oh ! vous tous, transis, hardis,  
Je vous le dis : Notre vie brûle !



*J'aime ce poème.*

Ce n'est pas tous les jours dimanche  
Et longue joie... Il faut partir.  
La peur de ne pas revenir  
Fait que son sort ne change.

Je sais ce qu'il a vu,  
Ses enfants à la main,  
Gais et si fiers de ce butin,  
Dans les maisons et dans les rues.

Il a vu l'endroit où est son bonheur,  
Des corsages fleuris d'anneaux et de rondeurs,  
Sa femme avec des yeux amusants et trou-  
blants,  
Comme un frisson d'air après les chaleurs,  
Et tout son amour de maître du sang.

\*

**Le plus tôt en allé  
C'est bien notre douceur et notre pauvreté.**

**Contents d'avoir trouvé dans la pluie et le  
vent**

**Une tiède maison où boire et reposer  
Mes bruyants compagnons ont secoué leur ca-  
pote**

**Et pour rêver ici, plus tard, de ce bonheur  
Qui va les prendre pour toujours, ils crient très  
fort.**

**Leurs grands gestes font peur au grand froid du  
dehors.**

**\***

**Me souciant d'un ciel dévasté,  
De la pluie qui va nous mouiller  
Je vais pensant au grand bonheur**

**Qui nous saisisrait si nous voulions.**

**Le devoir et l'inquiétude  
Partagent ma vie rude.  
(C'est une grande peine  
De vous l'avouer.)**

**Ça sent la verdure à plein nez.  
Sur plein ciel, en plein ciel, le vol des hiron-  
delles  
Nous amuse et nous fait rêver...  
Je rêve d'un espoir tranquille.**

**\***

**Tout est divers comme ce que la nuit laisse  
voir :  
Visages des gens et promesses de gloire.**

**\***

*Je ne peux rien faire, je ne peux rien voir.*

**Quand on est vieux, il ne faut plus sortir.**

*Il faut rester* dans la chambre avec le feu,  
Avec de chauds vêtements et le jour adouci  
Chaque soir par la nuit et la clarté des lampes.

**Quand on est vieux, il ne faut plus lire.**

**Les mots sont mauvais et pour d'autres vies.**

*Il faut rester*, les yeux perdus, l'air résigné  
Dans un coin, sans bouger.

**Quand on est vieux, il ne faut plus parler,**

**Il ne faut plus dormir... Il faut se souvenir**

**Que les autres pensent sans cesse :**

**« Quand on a tout vu, on est misérable ;**

**Et quand on est vieux c'est qu'on a tout vu ! »**



**Et passe et rage, fière,  
Une vieille, tant mère**

**Qu'elle a tout consolé,  
Tout contrôlé, volé**

**De ses yeux défunts  
Comme un mauvais parfum.**

**Et passe et rage, fière,  
Une vieille, une mère**

**Qui console avec soin  
Et qui voit tout de loin.**

**Et passe et rage, fière,  
Toute la pauvre mère.**

**\***

**Ces deux-là sont couchés côte à côte,**

**L'un dans un sens et l'autre dans l'autre.**

**Point de chanson : point de chanteurs.  
Ils dorment bien et bien leur fasse !**

**Leur maman les veille, les yeux  
Pleins de son malheur qu'elle garde**

**Précieusement, car les enfants  
N'ont pas besoin d'être aussi grands**

**Que leurs parents.**

**\***

**Les filles folles, les filles folles, ohé ! ohé !  
Passent par ici chaque lundi.**

**Passent par ici chaque lundi  
Pour voir le grand travail se faire.  
Ohé ! ohé !**

**Le sable aux nerfs usés  
Ne crépite pas sous elles,**

**Car elles ne sont pas celles qui tentent.  
Leur démarche est lasse et lente.**

**Elles sont folles ! ohé ! ohé !  
Mais elles regardent bien**

**Le grand travail à faire.**

## **Le rire d'un autre**

*Je suis parti avec eux.*

« Moi, j'affirme qu'ils ne savent ce qu'ils disent. »

Vous devez les voir comme ils sont, pas beaux, pas grands. « Pas vrai », ajoute mon voisin.

Mais j'écoute attentivement, soigneusement. S'ils fredonnent un chant, je fais attention de n'en point perdre l'air « comme on perd ses billes, enfant ».

Vous qui lirez cela, défiez-vous de tout jugement.

Songez qu'ailleurs, tant d'hommes n'ont pas plus de sons que les pièces de bronze dont on paie leur misère.



## Paris si gai !

C'est la guerre ! Rien n'est plus dur que la guerre l'hiver !

Je suis très sale (chez nous on ne marche pas sur le trottoir, ni dans la rue) mais quelle joie de venir ici se prélasser !

La ville est toujours ardente. Au cinéma, les gosses sifflent *la Dame aux Camélias*.

Et nous, nous demandons déjà à ceux qui traversent la ville pour aller ailleurs s'ils cherchent des diamants avec une charrue.

# Notre mort

## I

On nous enseigne trop la patience, la prudence – et que nous pouvons mourir.

Mourir, surpris par la plus furtive des lumières, la mort brusque.

« Moi, dans la Belle au bois dormant ! » railles-tu, nous faisant rire.

## II

*Je connais tous les chants des oiseaux.*

Nous avons crié gaiement : « Nous allons à la guerre ! » aux gens qui le savaient bien.

Et nous la connaissions !

Oh ! le bruit terrible que mène la guerre parmi le monde et autour de nous ! Oh ! le bruit terrible de la guerre !

**Cet obus qui fait la roue,  
la mitrailleuse, comme une personne qui  
bégaie,  
et ce rat que tu assommes d'un coup de fu-  
sil !**

## **Pluie**

**« Le mal, c'est comme les enfants, sur terre  
on doit en avoir. » Tu dis cela tranquillement,  
tes deux yeux surveillant le soir.**

**Par ce temps qui délabre tout, as-tu donc un  
si grand souci que je ne vois rien de ta peine,  
que ton calme est presque méchant –**

**et que l'eau qui tombe entre nous tombe  
entre nous comme dans un trou ?**

## Crépuscule

Ce n'est pas la nuit, c'est la lune. Le ciel, doux comme un bol de lait, te fait sourire, vieil amoureux.

Et tu me parles d'eux. Ils ornent ton esprit, ils ornent ta maison, ils ornent notre vie.

Mon ami, ils sont trop : père, mère, enfants, femme, à n'être pas heureux.

Pourtant, ton rêve est calme,  
et je calcule trop.

## **Au but**

**La vie entièrement conquise, on pourrait s'en aller chez soi.**

**« Les blés sont bien mûrs et la plaine immense. »**

**Sûrs d'être heureux pour toujours, on n'aurait plus de soucis.**

**« Ma plaine est immense et j'y bois l'oubli. »**

**Le rêve viendrait, la nuit, en dormant dans un bon lit !...**

**« Mes yeux sont mouillés et le soleil danse. »**

# **LES ANIMAUX ET LEURS HOMMES, LES HOMMES ET LEURS ANIMAUX (1920)**

## **Préface**

Qu'une force honnête nous revienne.

Quelques poètes, quelques constructeurs qui vécutent jeunes nous l'avaient déjà enseigné.

Connaissions ce dont nous sommes capables.

La beauté ou la laideur ne nous paraissent pas nécessaires. Nous nous sommes toujours autrement souciés de la puissance ou de la

grâce, de la douceur ou de la brutalité, de la simplicité ou du nombre.

La vanité qui pousse l'homme à déclarer ceci beau ou laid, et à prendre parti, est à la base de l'erreur raffinée de plusieurs époques littéraires, de leur exaltation sentimentale et du désordre qui en résulte.

Essayons, c'est difficile, de rester absolument purs. Nous nous apercevrons alors de tout ce qui nous lie.

Et le langage déplaisant qui suffit aux bavards, langage aussi mort que les couronnes à nos fronts semblables, réduisons-le, transformons-le en un langage charmant, véritable, de commun échange entre nous.

Pour moi, rien ne me semble meilleur signe de cette volonté que ce poème écrit depuis que je songe à cette page d'ouverture :

## Salon

*Amour des fantaisies permises,  
Du soleil,  
Des citrons,  
Du mimosa léger.*

*Clarté des moyens employés :  
Vitre claire,  
Patience  
Et vase à transpercer.*

*Du soleil, des citrons, du mimosa léger  
Au fort de la fragilité  
Du verre qui contient  
Cet or en boules,  
Cet or qui roule.*

P. E.



# **LES ANIMAUX ET LEURS HOMMES**

## **Animal rit**

**Le monde rit,**

**Le monde est heureux, content et joyeux.**

**La bouche s'ouvre, ouvre ses ailes et retombe.**

**Les bouches jeunes retombent,**

**Les bouches vieilles retombent.**

**Un animal rit aussi,**

**Étendant la joie de ses contorsions.**

**Dans tous les endroits de la terre**

**Le poil remue, la laine danse**

**Et les oiseaux perdent leurs plumes.**

**Un animal rit aussi**

**Et saute loin de lui-même.**

**Le monde rit,**

**Un animal rit aussi,  
Un animal s'enfuit.**

## **Cheval**

**Cheval seul, cheval perdu,  
Malade de la pluie, vibrant d'insectes  
Cheval seul, vieux cheval.**

**Aux fêtes du galop,  
Son élan serait vers la terre,  
Il se tuerait.**

**Et, fidèle aux cailloux,  
Cheval seul attend la nuit  
Pour n'être pas obligé  
De voir clair et de se sauver.**

## Vache

On ne mène pas la vache  
À la verdure rase et sèche,  
À la verdure sans caresses.

L'herbe qui la reçoit  
Doit être douce comme un fil de soie,  
Un fil de soie doux comme un fil de lait.

Mère ignorée,  
Pour les enfants, ce n'est pas le déjeuner,  
Mais le lait sur l'herbe

L'herbe devant la vache,  
L'enfant devant le lait.

## Porc

Du soleil sur le dos, du soleil sur le ventre,  
La tête grosse et immobile

**Comme un canon,  
Le porc travaille.**

## **Poule**

**Hélas ! ma sœur, bête bête,  
Ce n'est pas à cause de ton chant,  
De ton chant pour l'œuf  
Que l'homme te croit bonne.**

## **Poissons**

**Les poissons, les nageurs, les bateaux  
Transforment l'eau.  
L'eau est douce et ne bouge  
Que pour ce qui la touche.**

**Le poisson avance  
Comme un doigt dans un gant,  
Le nageur danse lentement  
Et la voile respire.**

**Mais l'eau douce bouge**

**Pour ce qui la touche,**

**Pour le poisson, pour le nageur, pour le bateau**

**Qu'elle porte**

**Et qu'elle emporte.**

## **Oiseau**

**Charmée... Oh ! pauvre fille !**

**Les oiseaux mettent en désordre**

**Le soleil aveuglant du toit,**

**Les oiseaux jouent à remplacer**

**Le soleil plus léger que l'huile**

**Qui coule entre nous.**

## **Chien**

**Chien chaud,**

**Tout entier dans la voix, dans les gestes**

**De ton maître,**

**Prends la vie comme le vent,  
Avec ton nez.  
Reste tranquille.**

## **Chat**

**Pour ne poser qu'un doigt dessus  
Le chat est bien trop grosse bête.  
Sa queue rejoint sa tête,  
Il tourne dans ce cercle  
Et se répond à la caresse.**

**Mais, la nuit, l'homme voit ses yeux  
Dont la pâleur est le seul don.  
Ils sont trop gros pour qu'il les cache  
Et trop lourds pour le vent perdu du rêve.**

**Quand le chat danse  
C'est pour isoler sa prison  
Et quand il pense  
C'est jusqu'aux murs de ses yeux.**

## **Araignée**

**Découverte dans un œuf,  
L'araignée n'y entrera plus.**

# **LES HOMMES ET LEURS ANIMAUX**

## **Modèle**

**Les filets des arbres ont pris beaucoup d'oiseaux**

**Natures,**

**Les pattes des oiseaux ont pris les branches sûres**

**À leurs os.**

## **Homme utile**

**Tu ne peux plus travailler. Rêve,  
Les yeux ouverts, les mains ouvertes**

**Dans le désert,**

**Dans le désert qui joue**

**Avec les animaux – les inutiles.**



Après l'ordre, après le désordre,  
Dans les champs plats, les forêts creuses,  
Dans la mer lourde et claire,  
Un animal passe – et ton rêve  
Est bien le rêve du repos.

## Plumes

L'homme voudrait être sorti  
D'un fouillis d'ailes.  
Très haut, le vent coule en criant  
Le long d'une aile.

Mais la mère n'était pas là  
Quand le nid s'envola,  
Mais le ciel battait de l'aile  
Quand le nid s'envola.

Et, désespoir du sol,  
L'homme est couché dans ses paroles,

**Au long des branches mortes,  
Dans des coquilles d'œufs.**

## **Chien (2)**

**Sonnettes, bras ballants, on ne vient pas jus-  
qu'ici,  
Sonnettes, portes ouvertes, rage de disparaître.  
Tous les chiens s'ennuient  
Quand le maître est parti.**

## **Conduire**

**La rue est bientôt là,  
À la rue le cheval.**

**Plus beau que le corbeau  
Il lui faut un chemin.**

**Fine jambe, léger héros  
Qui suit son maître vers le repos.**

**La rue est bientôt là :  
On y court, on y marche, on y trotte,  
On s'y arrête.**

## **Manger**

**Si vous désirez la lourde chair,  
Arrachez les bras, les mains et les doigts,  
Déchirez les branches  
Qui contenaient le ciel, l'espace.**

**Et vous tombez, c'est votre poids.**

## **Mouillé**

**La pierre rebondit sur l'eau,  
La fumée n'y pénètre pas.  
L'eau, telle une peau**

**Que nul ne peut blesser**

**Est caressée  
Par l'homme et par le poisson.**

**Claquant comme corde d'arc,  
Le poisson, quand l'homme l'attrape,  
Meurt, ne pouvant avaler  
Cette planète d'air et de lumière.**

**Et l'homme sombre au fond des eaux  
Pour le poisson  
Ou pour la solitude amère  
De l'eau souple et toujours close.**

## **Patte**

**Le chat s'établit dans la nuit pour crier,  
Dans l'air libre, dans la nuit, le chat crie.  
Et, triste, à hauteur d'homme, l'homme entend  
son cri.**

## **Vache (2)**

**Adieu !**

**Vaches plus précieuses  
Que mille bouteilles de lait,**

**Précieuses aux jeunes qui se marient  
Et dont la femme est jolie,**

**Précieuses aux vieux avec leur canne  
Dont la richesse est chair, lait, terre,**

**Précieuses à qui veut bien vivre  
De la nourriture ordinaire,  
Adieu !**

## **Fuir**

**L'araignée rapide,  
Pieds et mains de la peur,  
Est arrivée.**

L'araignée,  
Heureuse de son poids,  
Reste immobile  
Comme le plomb du fil à plomb.

Et quand elle repart,  
Brisant tous les fils,  
C'est la poursuite dans le vide  
Qu'il faut imaginer,

Toute chose détruite.

## **Poule (2)**

Il faut que la poule ponde :  
Poule avec ses fruits mûrs,  
Poule avec notre gain.

**POUR VIVRE ICI**  
*onze haï-kais*  
**(1920)**

[1]

À moitié petite,  
La petite  
Montée sur un banc.

[2]

Le vent  
Hésitant  
Roule une cigarette d'air.

[3]

**Palissade peinte**

**Les arbres verts sont tout roses**

**Voilà ma saison.**

[4]

**Le cœur à ce qu'elle chante**

**Elle fait fondre la neige**

**La nourrice des oiseaux.**

[5]

**Paysage de paradis**

**Nul ne sait que je rougis**

**Au contact d'un homme, la nuit.**

[6]

**La muette parle**

**C'est l'imperfection de l'art**

**Ce langage obscur.**



[7]

L'automobile est vraiment lancée  
Quatre têtes de martyrs  
Roulent sous les roues.

[8]

Roues des routes,  
Roues fil à fil déliées,  
Usées.

[9]

Ah ! mille flammes, un feu, la lumière,  
Une ombre !  
Le soleil me suit.

[10]

Femme sans chanteur,  
Vêtements noirs, maisons grises,  
L'amour sort le soir.

[11]

**Une plume donne au chapeau  
Un air de légèreté  
La cheminée fume.**

# RÉPÉTITIONS (1922)

**Max Ernst**

Dans un coin l'inceste agile

Tourne autour de la virginité d'une petite robe

Dans un coin le ciel délivré

Aux épines de l'orage laisse des boules  
blanches.

Dans un coin plus clair de tous les yeux

On attend les poissons d'angoisse.

Dans un coin la voiture de verdure de l'été

Immobile glorieuse et pour toujours.

**À la lueur de la jeunesse**

**Des lampes allumées très tard**

**La première montre ses seins que tuent des insectes rouges.**

## **Suite**

**Pour l'éclat du jour des bonheurs en l'air  
Pour vivre aisément des goûts des couleurs**

**Pour se régaler des amours pour rire  
Pour ouvrir les yeux au dernier instant**

**Elle a toutes les complaisances.**

## **Manie**

**Après des années de sagesse**

**Pendant lesquelles le monde était aussi transparent qu'une aiguille**

**Roucouler s'agit-il d'autre chose ?**

**Après avoir rivalisé rendu grâces et dilapidé le trésor**

**Plus d'une lèvre rouge avec un point rouge**

**Et plus d'une jambe blanche avec un pied blanc**

**Où nous croyons-nous donc ?**

## **L'invention**

**La droite laisse couler du sable.**

**Toutes les transformations sont possibles.**

**Loin, le soleil aiguise sur les pierres sa hâte d'en finir,**

**La description du paysage importe peu,**

**Tout juste l'agréable durée des moissons.**

**Clair avec mes deux yeux,  
Comme l'eau et le feu.**

**\***

**Quel est le rôle de la racine ?  
Le désespoir a rompu tous ses liens  
Et porte les mains à sa tête.  
Un sept, un quatre, un deux, un un.  
Cent femmes dans la rue  
Que je ne verrai plus.**

**\***

**L'art d'aimer, l'art libéral, l'art de bien mourir, l'art de penser, l'art incohérent, l'art de fumer, l'art de jouir, l'art du moyen âge, l'art dé-**

**coratif, l'art de raisonner, l'art de bien raisonner, l'art poétique, l'art mécanique, l'art érotique, l'art d'être grand-père, l'art de la danse, l'art de voir, l'art d'agrément, l'art de caresser, l'art japonais, l'art de jouer, l'art de manger, l'art de torturer.**

**\***

**Je n'ai pourtant jamais trouvé ce que j'écris dans ce que j'aime.**

## **Plus près de nous**

**Courir et courir délivrance**

**Et tout trouver tout ramasser**

**Délivrance et richesse**

**Courir si vite que le fil casse**

**Au bruit que fait un grand oiseau**

**Un drapeau toujours dépassé.**

## **Porte ouverte**

**La vie est bien aimable.**

**Venez à moi, si je vais à vous c'est un jeu,**

**Les anges des bouquets dont les fleurs  
changent de couleur.**



## Suite (2)

Dormir, la lune dans un œil et le soleil dans  
l'autre,

Un amour dans la bouche, un bel oiseau dans  
les cheveux.

Parée comme les champs, les bois, les routes  
et la mer,

Belle et parée comme le tour du monde.

Fuis à travers le paysage,

Parmi les branches de fumée et tous les fruits  
du vent,

Jambes de pierre aux bas de sable,

Prise à la taille, à tous les muscles de ri-  
vière,

Et le dernier souci sur un visage transformé.

## **La parole**

**J'ai la beauté facile et c'est heureux.**

**Je glisse sur le toit des vents**

**Je glisse sur le toit des mers**

**Je suis devenue sentimentale**

**Je ne connais plus le conducteur**

**Je ne bouge plus soie sur les glaces**

**Je suis malade fleurs et cailloux**

**J'aime le plus chinois aux nues**

**J'aime la plus nue aux écarts d'oiseau**

**Je suis vieille mais ici je suis belle**

**Et l'ombre qui descend des fenêtres profondes  
Épargne chaque soir le cœur noir de mes yeux.**

## **La rivière**

**La rivière que j'ai sous la langue,**

**L'eau qu'on n'imagine pas, mon petit bateau,**

**Et, les rideaux baissés, parlons.**

# L'ombre aux soupirs

Sommeil léger, petite hélice,

Petite, tiède, cœur à l'air.

L'amour de prestidigitateur,

Ciel lourd des mains, éclairs des veines,

Courant dans la rue sans couleurs,

Pris dans sa traîne de pavés,

Il lâche le dernier oiseau

De son auréole d'hier –

Dans chaque puits, un seul serpent.

Autant rêver d'ouvrir les portes de la mer.

## Nul

Ce qui se dit : J'ai traversé la rue pour ne plus être au soleil. Il fait trop chaud, même à

**l'ombre. Il y a la rue, quatre étages et ma fenêtre au soleil. Une casquette sur la tête, une casquette à la main, il vient me serrer la main. Voulez-vous ne pas crier comme ça, c'est de la folie !**

**\***

**Des aveugles invisibles préparent les linges du sommeil. La nuit, la lune et leur cœur se poursuivent.**

**\***

**À son tour un cri : « l'empreinte, l'empreinte, je ne vois plus l'empreinte. À la fin, je ne puis plus compter sur vous ! »**

## Poèmes

Le cœur sur l'arbre vous n'aviez qu'à le cueillir,  
Sourire et rire, rire et douceur d'outre-sens.  
Vaincu, vainqueur et lumineux, pur comme un  
ange,  
Haut vers le ciel, avec les arbres.

Au loin, geint une belle qui voudrait lutter  
Et qui ne peut, couchée au pied de la col-  
line.  
Et que le ciel soit misérable ou transpa-  
rent  
On ne peut la voir sans l'aimer.

Les jours comme des doigts repliant leurs pha-  
langes.  
Les fleurs sont desséchées, les graines sont  
perdues,  
La canicule attend les grandes gelées  
blanches.

---

**À l'œil du pauvre mort. Peindre des porcelaines.**

**Une musique, bras blancs tout nus.**

**Les vents et les biseaux s'unissent – le ciel change.**

## **Limite**

**Songe aux souffrances taillées sous des voiles  
fautifs**

**Aux petits amateurs de rivières tournantes**

**Où promenade pour noyade**

**Nous irons sans plaisir**

**Nous irons ramer**

**Dans le cou des eaux**

**Nous aurons un bateau.**

## **Les moutons**

**Ferme les yeux visage noir  
Ferme les jardins de la rue  
L'intelligence et la hardiesse  
L'ennui et la tranquillité  
Ces tristes soirs à tout moment  
Le verre et la porte vitrée  
Confortable et sensible  
Légère et l'arbre à fruits  
L'arbre à fleurs l'arbre à fruits  
Fuiant.**



## **L'unique**

**Elle avait dans la tranquillité de son corps  
Une petite boule de neige couleur d'œil  
Elle avait sur les épaules  
Une tache de silence une tache de rose  
Couvercle de son auréole  
Ses mains et des arcs souples et chanteurs  
Brisaient la lumière**

**Elle chantait les minutes sans s'endormir.**

## **La vie**

**Sourire aux visiteurs  
Qui sortent de leur cachette  
Quand elle sort elle dort.**

**Chaque jour plus matinale  
Chaque saison plus nue  
Plus fraîche**

**Pour suivre ses regards  
Elle se balance.**

## **Nul (2)**

**Il pose un oiseau sur la table et ferme les volets. Il se coiffe, ses cheveux dans ses mains sont plus doux qu'un oiseau.**

**\***

**Elle dit l'avenir. Et je suis chargé de le vérifier.**

**\***

Le cœur meurtri, l'âme endolorie, les mains  
brisées, les cheveux blancs, les prisonniers,  
l'eau tout entière est sur moi comme une plaie  
à nu.

## Intérieur

Dans quelques secondes  
Le peintre et son modèle  
Prendront la fuite.

Plus de vertus  
Ou moins de malheurs  
J'aperçois une statue

Une sorte d'amande  
Une médaille vernie  
Pour le plus grand ennui.

## À côté

La nuit plus longue et la route plus blanche.  
Lampes je suis plus près de vous que la lumière.

Un papillon l'oiseau d'habitude  
Roue brisée de ma fatigue  
De bonne humeur place  
Signal vide et signal  
À l'éventail d'horloge.

## À côté (2)

Soleil tremblant  
Signal vide et signal à l'éventail d'horloge  
Aux caresses unies d'une main sur le ciel  
Aux oiseaux entr'ouvrant le livre des  
aveugles

**Et d'une aile après l'autre entre cette heure et  
l'autre**

**Dessinant l'horizon faisant tourner les  
ombres**

**Qui limitent le monde quand j'ai les yeux bais-  
sés.**

## **L'impatient**

**Si triste de ses faux calculs  
Qu'il inscrit ses nombres à l'envers  
Et s'endort.**

**Une femme plus belle  
Et n'a jamais trouvé,  
Cherché les idées roses des quinze ans à peine,  
Ri sans le savoir, sans un compliment  
Aux jeunesses du temps.**

**À la rencontre  
De ce qui passait à côté  
L'autre jour,**

**De la femme qui s'ennuyait,  
Les mains à terre,  
Sous un nuage.**

**La lampe s'allumait aux méfaits de l'orage  
Aux beaux jours d'Août sans défaillances,  
La caressante embrassait l'air, les joues de sa  
compagne,  
Fermait les yeux  
Et comme les feuilles le soir  
Se perdait à l'horizon.**



## **Luire**

Terre irréprochablement cultivée,  
Miel d'aube, soleil en fleurs,  
Coureur tenant encore par un fil au dormeur  
(Nœud par intelligences)  
Et le jetant sur son épaule :  
« Il n'a jamais été plus neuf,  
Il n'a jamais été si lourd. »  
Usure, il sera plus léger,  
Utile.  
Clair soleil d'été avec :  
Sa chaleur, sa douceur, sa tranquillité  
Et, vite,  
Les porteurs de fleurs en l'air touchent de la  
terre.

## **La grande maison inhabitable**

**Au milieu d'une île étonnante  
Que ses membres traversent  
Elle vit d'un monde ébloui.**

**La chair que l'on montre aux curieux  
Attend là comme les récoltes  
La chute sur les rives.**

**En attendant pour voir plus loin  
Les yeux plus grands ouverts sous le vent de  
ses mains  
Elle imagine que l'horizon a pour elle dénoué  
sa ceinture,**

## **La mort dans la conversation**

**Qui a votre visage ?**

**La bonne et la mauvaise**

**La belle imaginable**

**Gymnastique à l'infini**

**Dépassant en mouvements**

**Les couleurs et les baisers**

**Les grands gestes la nuit.**

## **Raison de plus**

**Les lumières en l'air,**

**L'air sur un tour moitié passé, moitié brillant,**

**Faites entrer les enfants,**

**Tous les saluts, tous les baisers, tous les remerciements.**

**Autour de la bouche**

**Son rire est toujours différent,**

**C'est un plaisir, c'est un désir, c'est un tourment,**

**C'est une folle, c'est la fleur, une créole qui passe.**

**La nudité, jamais la même.**

**Je suis bien laid.**

**Au temps des soins, des neiges, herbes en soins,**

**Neiges en foule,**

**Au temps en heures fixes,**

**Des souples satins des statues.**

**Le temple est devenu fontaine**

**Et la main remplace le cœur.**

**Il faut m'avoir connu à cette époque pour m'aimer,**

**sûr du lendemain.**

## **Lesquels ?**

**Pendant qu'il est facile  
Et pendant qu'elle est gaie  
Allons nous habiller et nous déshabiller.**

## **Rubans**

**L'alarme matérielle où, sans excuse, appa-  
raît la douleur future.**

**C'est bien : presque insensible. C'est un  
signe de plus de dignité.**

**Aucun étonnement, une femme ou un gracieux enfant de toile fine et de paille, idées de grandeur,**

**Leurs yeux se sont levés plus tôt que le soleil.**

**\***

**Les sacrifiés font un geste qui ne dit rien parmi la dentelle de tous les autres gestes, imaginaires, à cinq ou six, vers le lieu de repos où il n'y a personne.**

**Constaté qu'ils se sont réfugiés dans les branches nues d'une politesse désespérée, d'une couronne taillée à coups de vent.**

**Prendre, cordes de la vie. Pouviez-vous prendre plus de libertés ?**

**\***

**De petits instruments,**

**Et les mains qui pétrissent un ballon pour le  
faire éclater, pour que le sang de l'homme lui  
jaillisse au visage.**

**Et les ailes qui sont attachées comme la  
terre et la mer.**

## **Volontairement**

**Aveugle maladroit, ignorant et léger,**

**Aujourd'hui pour oublier,**

**Le mois prochain pour dessiner**

**Les coins de rue, les allées à perte de vue.**

**Je les imite pour m'étendre**

**Dans une nuit profonde et large de mon âge.**

## **À la minute**

**L'instrument  
Comme tu le vois.**

**Espérons**

**Et**

**Espérons**

**Adieu**

**Ne t'avise pas**

**Que les yeux**

**Comme tu le vois**

**Le jour et la nuit ont bien réussi.**

**Je le regarde je le vois.**



## **Parfait**

**Un miracle de sable fin  
Transperce les feuilles les fleurs  
Éclôt dans les fruits  
Et comble les ombres.**

**Tout est enfin divisé  
Tout se déforme et se perd  
Tout se brise et disparaît  
La mort sans conséquences.**

### **Enfin**

**La lumière n'a plus la nature  
Ventilateur gourmand étoile de chaleur  
Elle abandonne les couleurs  
Elle abandonne son visage**

**Aveugle silencieuse  
Elle est partout semblable et vide.**

## Ronde

Sous un soleil ressort du paysage  
Une femme s'emballe  
Frise son ombre avec ses jambes  
Et d'elle seule espère les espoirs les plus mystérieux.

Je la trouve sans soupçons sans aucun doute  
amoureuse

Au lieu des chemins assemblés  
De la lumière en un point diminuée  
Et des mouvements impossibles  
La grande porte de la face  
Aux plans discutés adoptés  
Aux émotions de pensée

Le voyage déguisé et l'arrivée de réconciliation

La grande porte de la face  
La vue des pierres précieuses  
Le jeu du plus faible en plus fort.

## **Ce n'est pas la poésie qui...**

**Avec des yeux pareils  
Que tout est semblable  
École de nu.**

**Tranquillement  
Dans un visage délié**

**Nous avons pris des garanties**

**Un coup de main aux cheveux rapides**

**La bouche de voluptueux inférieur joue et  
tombe**

**Et nous lançons le menton qui tourne comme  
une toupie.**

## **Œil de sourd**

**Faites mon portrait.**

**Il se modifiera pour remplir tous les vides.**

**Faites mon portrait sans bruit, seul le silence,**

**À moins que – s’il – sauf – excepté –**

**Je ne vous entends pas.**

**Il s’agit, il ne s’agit plus.**

**Je voudrais ressembler –**

**Fâcheuse coïncidence, entre autres grandes affaires.**

**Sans fatigue, têtes nouées**

**Aux mains de mon activité.**

# **Ce livre numérique**

a été édité par la

***bibliothèque numérique romande***

**<https://ebooks-bnr.com/>**

**en janvier-février 2023.**

## **– Élaboration :**

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Isabelle, Denise, Françoise.

## **– Sources :**

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Éluard, Paul, *Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard (*nrf*), 1968. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du

présent texte. L'illustration de première page, *Visage au sourire*, a été dessinée par Anne van de Perre.

### – Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

### – Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispen-**

---

**sable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

**– Autres sites de livres numériques :**

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : [www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).

# Table des matières

## MOURIR DE NE PAS MOURIR (1924)

L'égalité des sexes

Au cœur de mon amour

Pour se prendre au piège

L'amoureuse

Le sourd et l'aveugle

L'habitude

Dans la danse

Le jeu de construction

Entre autres

Giorgo de Chirico

Bouche usée

Dans le cylindre des tribulations

Denise disait aux merveilles

La bénédiction

La malédiction

Silence d'évangile



Sans rancune

Celle qui n'a pas la parole

Nudité de la vérité

Perspective

Ta foi

Mascha riait aux anges

Les petits justes

DÉFENSE DE SAVOIR (1928)

I

II

AU DÉFAUT DU SILENCE (1925)

POÈMES POUR LA PAIX (1918)

PREMIERS POÈMES (1913-1918)

Le fou parle

Sourdine

Un seul être

Mon dernier poème

Pour vivre ici

LE DEVOIR (1916)

LE DEVOIR ET L'INQUIÉTUDE  
(1917) suivi de LE RIRE D'UN AUTRE

Fidèle

Supplice

Le rire d'un autre

Paris si gai !

Notre mort

Pluie

Crépuscule

Au but

LES ANIMAUX ET LEURS HOMMES,  
LES HOMMES ET LEURS ANIMAUX  
(1920)

Préface

Salon

LES ANIMAUX ET LEURS  
HOMMES

Animal rit

Cheval

Vache

Porc

Poule

Poissons

Oiseau

Chien

Chat

Araignée

LES HOMMES ET LEURS ANI-  
MAUX

Modèle

Homme utile

Plumes

Chien (2)

Conduire

Manger

Mouillé

Patte

Vache (2)

Fuir

Poule (2)

POUR VIVRE ICI onze haï-kaïs (1920)

RÉPÉTITIONS (1922)

Max Ernst

Suite

Manie

L'invention

Plus près de nous

Porte ouverte

Suite (2)

La parole

La rivière

L'ombre aux soupirs

Nul

Poèmes

Limite

Les moutons

L'unique

La vie

Nul (2)

Intérieur

À côté

À côté (2)

L'impatient

Luire

La grande maison inhabitable

La mort dans la conversation

Raison de plus

Lesquels ?

Rubans

Volontairement

À la minute

Parfait

Ronde

Ce n'est pas la poésie qui...

Œil de sourd

Ce livre numérique